Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire

Herausgeber: [s.n.]

Band: 3 (1996)

Heft: 2

Buchbesprechung: Unterbrochene Tradition : die Anfänge der Soziologie in der Schweiz [Markus Zürcher]

Autor: Dinh, Diana Le

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Haltung auch in seinen Fragestellungen und Forschungsergebnissen niederschlug. Gerne hätte ich an dieser Stelle noch weitere Beispiele für diesen Zusammenhang präsentiert erhalten.

Ein zweiter Höhepunkt ist der Beitrag von Werner Baumann über Ernst Laur. Baumann macht nicht nur die Frage, ob Laur ein rechter Intellektueller war, zum Gegenstand plausibler und sehr differenzierter Analysen. Er beschreibt auch eindrücklich, wie Laur als Bauernführer rechte Rethorik und Symbolik zur Durchsetzung von Modernisierungsstrategien nutzte.

Ein Schwachpunkt vieler Beiträge bleibt der nur rudimentäre Rückbezug der rechten Ideologien auf die gesellschaftlichen Prozesse der Zwischenkriegszeit. Intellektuelle aber bewegen sich nie im luftleeren Raum. Wenn ihre ideologischen Konstrukte nicht auf konkrete Problemlagen – ob breiter Kreise oder enger Eliten – Bezug nehmen, tragen ihre Bemühungen kaum Früchte. Es braucht einen Boden, auf dem ihre Saat aufgehen kann. Gerade politisch wirksame Intellektuelle verfügen über einen Spürsinn dafür, was in der Luft liegt. Hier greifen die meisten Porträts in Mattiolis Sammelband zu kurz. Der vom Herausgeber selbst skizzierte gesellschaftliche Hintergrund liefert dafür keinen Ersatz, weil er zwar das politische Umfeld, nicht aber die grundlegenden gesellschaftlichen Umwälzungen der Zwischenkriegszeit zum Thema macht. Auch in diesem Zusammenhang wäre der erwähnte Fragenkatalog nützlich gewesen.

Ruedi Epple (Liestal)

MARKUS ZÜRCHER
UNTERBROCHENE TRADITION
DIE ANFÄNGE DER SOZIOLOGIE IN DER SCHWEIZ

CHRONOS, ZÜRICH 1995, 378 S., FR. 48.–

L'histoire des sciences, et *a fortiori* l'histoire des sciences sociales, occupe une place encore modeste dans l'historiographie suisse. Si l'on excepte certains travaux d'approche effectués par G. Busino sur les hautes écoles de Genève et de Lausanne, le développement des sciences sociales en Suisse, le plus souvent traitées dans leur pluralité indistincte, est abordé essentiellement au détour de monographies consacrées à une université. Avec l'ouvrage de Markus Zürcher, on dispose désormais d'une analyse globale, traversante, portant sur une discipline spécifique. *Unterbrochene Tradition* présente en effet l'évolution de l'enseignement de la sociologie dans l'ensemble de la Suisse, des débuts de son institutionnalisation à la fin du XIXe siècle aux années cinquante, en proposant une interprétation générale du phénomène qui puise essentiellement dans le registre des déterminations politiques et idéologiques.

Interrogeant les appartenances sociopolitiques des représentants de la sociologie dans les universités libérales, ainsi que l'orientation de leur pensée, Zürcher met en évidence les liens de convergence qui rattachent discours sociologique et libéralisme progressiste. De fait, si l'on excepte le cas de Fribourg la catholique, on peut dire que la fortune institutionnelle de la sociologie vers 1900 en Suisse est à comprendre à la lumière de l'attachement de la bourgeoisie aux valeurs de la modernité. En effet la pensée libérale, menacée dans son hégémonie aussi bien par le socialisme que par une droite réactionnaire en pleine ascension, trouve dans cette nouvelle discipline un support idéologique à sa *Weltanschauung*, ainsi

qu'une légitimation «scientifique» à sa politique, qu'elle veut éclairée et rationnelle. Cette dynamique va se heurter aux bouleversements de la Première Guerre mondiale, qui vont conduire à ce que Zürcher présente comme une rupture de la tradition sociologique naissante. La radicalisation du mouvement ouvrier et le renforcement du conservatisme poussent la bourgeoisie libérale à adopter une idéologie défensive, empruntant aux valeurs de la nouvelle droite, faites d'autoritarisme, d'idéal corporatiste, d'antiparlementarisme et d'anti-individualisme. C'est ainsi que dans l'entre-deux-guerres va s'imposer, dans le cadre des universités, un véritable contre-discours, hostile au libéralisme et à l'héritage des Lumières, et à l'essor duquel le déclin de la sociologie est étroitement lié. Dans les universités où elle est encore enseignée, celle-ci subit, sauf à Genève, l'influence du fascisme. En même temps, se développe une démarche qui se définit explicitement comme une anti-sociologie: l'anthropologie des races. En cherchant elle aussi à élaborer une représentation globale du développement humain, cette dernière s'impose en effet comme une discipline concurrente; par ailleurs, en s'appuyant sur le concept non pas de société, mais de sélection, elle promeut une vision plus conforme aux notions d'hérédité, de hiérarchie et d'inégalité prisées par la nouvelle droite.

Un des intérêts majeurs de cette analyse est de mettre en évidence la relation entre «destin» de la sociologie et fluctuations des mouvements sociaux. Autrement dit, de montrer comment cette discipline, en abordant la société comme un objet de transformations et d'intervention, a à la fois légitimé et été promue par des courants tournés vers l'idée de progrès et désireux d'imposer, à travers des réformes, un équilibrage des intérêts entre capital et travail dans le cadre du libéralisme dominant; puis comment, dès la Première Guerre mondiale, elle a peu à peu décliné, face à l'essor d'une nouvelle droite conservatrice qui rejette son ancrage dans la réalité sociale au profit des principes déterministes de l'anthropologie raciale. Cette évolution souligne la dimension instrumentale d'une réflexion sur le fonctionnement de la société, et l'enjeu qu'elle représente pour le système de valeurs et le modèle interprétatif qu'on veut imposer.

La lecture de l'institutionnalisation de la sociologie telle qu'elle est présentée ici repose avant tout sur le postulat d'un voisinage étroit entre démarche sociologique et libéralisme progressiste. En construisant sa démonstration autour de ce rapprochement, Zürcher nous livre une étude qui tend largement à privilégier une analyse des idées, comme le montre l'importance accordée à la présentation de systèmes de pensée ou de courants. Sa démarche, d'inspiration plutôt «internaliste», tend à manquer d'articulations avec le cadre matériel. Hormis les références empruntées à l'analyse de H. U. Jost sur les avant-gardes réactionnaires, et qui portent d'ailleurs surtout sur l'évolution des équilibres politiques, on trouve peu d'éléments de contextualisation. Une mise en perspective avec la situation économique, la configuration des problèmes sociaux, l'évolution de l'Etat, etc. fait défaut, alors que l'émergence de la sociologie ne peut se comprendre sans la prise en considération des interrogations suscitées par les transformations propres aux sociétés industrielles. De même cette approche tend à faire l'impasse sur les conflits et les contradictions à l'œuvre, et à évacuer la question des désaccords et des différences de conceptions, entre les différentes fractions du champ académique notamment. Ainsi, l'évocation de l'opposition entre anthropologie raciale et sociologie dans l'entre-deux-guerres, qui se solde par le déclin de la seconde, porte

principalement sur la description du caractère antagoniste des deux démarches sur le plan idéologique, sans s'arrêter sur les processus institutionnels de la confrontation. Enfin, l'objet «sociologie» semble être considéré comme une notion acquise, ne demandant aucune définition; or l'évocation d'une science naissante peut difficilement faire l'économie de celle de la nébuleuse dont elle émane, ainsi que des critères qui en déterminent les contours.

Pour terminer, quelques mots sur l'interprétation donnée de la fonction de la sociologie. Tout autant qu'une idéologie de soutien du libéralisme menacé, celle-ci revêt également, contrairement aux dires de l'auteur, la dimension d'un savoir technique, s'affirmant comme un instrument d'action concrète. Elle présente un caractère fondamentalement hybride, les préoccupations d'ordre gestionnaire impulsant souvent, au début, le questionnement théorique. Ainsi, à travers les enquêtes et expertises que fournissent ses représentants – citons en exemple le cas de Pareto – elle s'érige en auxiliaire de la pratique politique et de la production législative, dans le cadre de l'avènement de l'Etat-providence. Dès lors, plutôt qu'une simple manifestation de défense contre le socialisme, la sociologie, en tant qu'expression de la reconnaissance du social comme catégorie, peut être vue comme un lieu d'intégration – à son profit – de certains principes du socialisme par la société bourgeoise.

Diana Le Dinh (Paris)

HARM G. SCHRÖTER
AUFSTIEG DER KLEINEN
MULTINATIONALE UNTERNEHMEN AUS FÜNF KLEINEN STAATEN VOR 1914

DUNCKER & HUMBLOT, BERLIN 1993, 393 P., FS 138.–

Si l'histoire des multinationales connaît un certain engouement depuis quelques décennies, en particulier depuis le début des années 1980, il faut bien reconnaître que ces études ont porté avant tout sur les firmes des grands pays (Etats-Unis, Grande-Bretagne et Allemagne). Il existait bien quelques études de cas montrant l'importance et la précocité des multinationales dans les petits pays européens, mais aucune recherche systématique n'avait encore été menée à ce sujet. L'ouvrage de H. G. Schröter comble ainsi une lacune historiographique importante. Ce dernier s'est en effet intéressé à l'émergence et à la croissance des multinationales dans cinq petits pays européens (la Belgique, le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Suisse) entre 1870 et 1914, en étudiant les investissements directs que ces entreprises firent à l'étranger – l'auteur ayant en effet considéré comme multinationales les entreprises possédant au moins deux unités de production dans deux pays étrangers (ou trois dans un seul Etat étranger). Sur la base d'archives d'entreprises et d'une abondante littérature secondaire, l'auteur a ainsi recensé 62 multinationales et plus de 400 investissements directs. A titre de comparaison, on peut relever que, pour la même période, Maria Wilkins n'avait comptabilisé que 52 multinationales américaines (330).

L'un des intérêts de ce travail réside dans son approche méthodologique. Refusant de se laisser enfermer dans une approche purement descriptive ou dans un cadre théorique déterminé, Schröter opte pour une démarche privilégiant, lorsque cela est possible, un va-et-vient entre don-